

NGUYÊN HUY THIÊP

Conte d'amour un soir de pluie

traduit du vietnamien par Kim Lefèvre



CONTE D'AMOUR UN SOIR DE PLUIE

La collection Mikrós littérature
est dirigée par Marion Hennebert

Édition entièrement revue et annotée par Thụy Khuê
avec la collaboration de Marion Hennebert

© Nguyễn Huy Thiệp,
pour l'édition originale

© Éditions de l'Aube, 1999
pour la traduction française
et 2018, pour la présente édition
www.editionsdelaub.com

ISBN 978-2-8159-2865-6

Nguyễn Huy Thiệp

Conte d'amour un soir de pluie

et autres nouvelles
traduites du vietnamien par Kim Lefèvre

éditions de l'aube

CONTE D'AMOUR UN SOIR DE PLUIE¹

Du temps où je vivais dans les montagnes du Nord-Ouest, je fis par hasard la connaissance d'un Thái* nommé Bạc Kỳ Sinh. Voici comment :

Ce jour-là, je me trouvais au marché de Mường-La. C'est un marché à ciel ouvert sur la route de montagne, passablement animé, où s'entassent les produits les plus divers – du véritable artisanat à la pacotille –, où se côtoient les ethnies les plus variées. Des jeunes filles Thái* et Xá viennent y vendre leurs pêches, leurs prunes ou des coings sauvages cueillis dans la forêt. Les H'Mông s'y rendent en tribu, hommes et femmes, avec leurs chevaux tenus en bride et leurs hottes remplies de cardamome sauvage, de scrofulaires, d'herpestes² et d'un riz gluant dit

* Les mots suivis d'un astérisque sont repris dans le glossaire en fin d'ouvrage.

1. Titre original: *Chuyện tình kể trong đêm mưa*.
2. Plantes utilisées en médecine orientale.

« instantané », produit spécial des H'Mông, de couleur rouge carmin, collant et particulièrement parfumé. Et partout, à perte de vue, des produits importés de Chine : tissus imprimés de motifs fleuris, Thermos, casseroles, assiettes, et j'en passe.

Le marché de Mường-La ouvre très tôt, à l'heure où la brume est encore si épaisse qu'on ne voit rien à un pas devant soi, si bien que celui qui fait son marché a l'étrange sensation d'évoluer en songe. La brume en haute montagne ne ressemble en rien à celle qu'on rencontre dans la plaine. Elle est comme un voile de mystère jeté sur toute chose mais elle n'est ni dangereuse ni néfaste, car elle est l'exhalaison de la montagne, la cristallisation de son souffle ; rien de commun avec cette eau en évaporation, ce crachin de poussière pareil à une pulvérisation que les gens de la plaine appellent communément « brume ».

Ce n'est qu'à l'approche de midi, lorsque cette brume s'est dissipée, que le marché bat son plein. Agglutinés autour de leur marmite d'alcool, les H'Mông, ainsi que les Thái* et les Xá, boivent et jouent du *khèn bè*¹. Un peu plus loin, les La Hụ jouent du *khèn lá*². Quant aux jeunes filles Thái*, Xá et Dao, elles forment des groupes pour donner la réplique aux garçons en reprenant des airs de chansons populaires

1. *Khèn bè*: flûte de Pan.

2. *Khèn lá*: flûte de feuille.

CONTE D'AMOUR UN SOIR DE PLUIE

tels les chants de duo, chants de taquin, chants d'amour. Quelques hommes, fous d'enthousiasme, se mettent à tirer en l'air, semant la panique parmi la foule qui s'enfuit en hurlant.

Bien que faisant le marché, je n'avais pas l'intention d'acheter quoi que ce soit. C'était, du reste, le cas de la plupart des gens. Un marché en haute montagne est essentiellement un lieu où l'on se rencontre, où l'on se promène, où l'on fait connaissance; c'est une petite fête, une occasion d'échapper au train-train de l'existence.

J'ai longé le marché dans toute sa longueur, dans un sens puis dans l'autre. À mi-chemin, un vieux Chinois prédisait l'avenir. Il avait, devant lui, une assiette contenant trois dés. L'homme qui le consultait paya, ramassa les dés qu'il introduisit dans une calebasse et, après les avoir secoués avec ferveur, les jeta dans l'assiette. C'est en s'appuyant sur la somme des points indiqués sur les dés que le devin lui dévoilait son destin. Les curieux qui s'étaient massés pour l'écouter tantôt se réjouissaient, tantôt soupiraient. De toute évidence, ils y croyaient sincèrement. Il planait au-dessus de cette foule un je ne sais quoi de mystérieux, de menaçant, de trompeur, voire de franchement cynique qui m'amusait et me titillait. Mon cœur se mit à battre plus vite. Fendant la foule, j'allais demander au devin de me révéler mon destin, quand une main me tira par le bras. Me retournant,

je vis un Tháí*. Il portait des habits bleu indigo et un béret sur la tête. Il avait l'air honnête et parlait très couramment le kinh.

« Ne croyez pas ce qu'il raconte, me dit-il. C'est un charlatan. Regardez plutôt ça. »

Et il m'exhiba sous le nez un objet recouvert de suie, crasseux et qui sentait affreusement mauvais. On eût dit un gésier de poulet séché.

« C'est de la bile d'ours¹, m'assura-t-il. Cent pour cent authentique. Je l'ai tué moi-même, à Xóp Cốp. Un animal de 137 kilos. Je vous la vends pour pas cher... »

Je fis non en souriant. Je savais qu'il est fréquent qu'on cherche à faire passer la bile d'un cochon pour celle d'un ours. Et puis, à supposer qu'il s'agît véritablement d'une bile d'ours, rien ne disait qu'on n'en avait pas retiré le contenu à la seringue avant d'y injecter de l'eau à la place. L'homme insista encore un moment puis, pour bien montrer sa déception, leva les bras au ciel en maugréant en tháí avant de se fondre dans la foule. Je retournai auprès du devin chinois. C'est à ce moment que je m'aperçus que je n'avais plus de montre. Quand ce type avait-il bien pu me la voler? J'étais furieux et mécontent de moi. C'est que j'étais bien jeune à l'époque. L'idée de m'être fait flouer, dépouiller, mener par le bout du nez simplement parce que j'étais

1. La bile de l'ours passe pour avoir d'importantes vertus curatives.

CONTE D'AMOUR UN SOIR DE PLUIE

naïf me mettait hors de moi. Sans compter que, pour le modeste instituteur que j'étais, cette montre représentait une fortune, un trésor; elle m'aidait à sauver la face bien qu'en réalité elle ne fût jamais à l'heure.

J'ai sillonné le marché à la recherche de mon voleur, fermement décidé à lui donner la leçon qu'il méritait. Tandis que je fouillais la foule des yeux, je vis s'avancer vers moi une jeune Tháí*. Elle était belle, avec de grands yeux rêveurs et une expression intelligente. Elle tenait un cheval par la bride. Deux vieillards, portant chacun un coq de combat, la suivaient.

« Bonjour, dit-elle en m'abordant. Pourrais-je vous confier mon cheval un instant? »

Embarrassé, j'étais encore à me demander ce qu'il fallait lui répondre quand elle me fourra d'office les brides dans la main.

« Attendez-moi de ce côté-ci du trottoir. Je ne serai pas longue. »

Sur ce, elle me dédia son sourire le plus prometteur et se sauva à toutes jambes. Les vieillards qui l'avaient suivie lâchèrent sur la chaussée les deux coqs qui, aussitôt, se jetèrent avec fureur l'un sur l'autre. La foule des curieux, pressés en cercle autour du combat, cherchèrent à exciter la volaille en gesticulant et en hurlant à pleins poumons, comme prise de folie. L'énervement était à son comble.

Une voix cria « Libérez le passage! »; un car de police fit son apparition. À l'intérieur, une poignée

de policiers tenaient en respect un prisonnier auquel on avait passé des menottes. La foule des supporters du combat de coqs ayant complètement obstrué la chaussée, le car ne pouvait plus avancer. Les policiers descendirent. Ils avaient à peine mis pied à terre qu'une foule jacassante courut vers eux dans un nuage de poussière et les encercla. Au même moment, une main lâcha au-dessus de la foule un nid bourdonnant d'abeilles. Le sauve-qui-peut fut général. Je n'étais pas encore revenu de ma stupeur que la jeune Thái* réapparut comme par enchantement et m'arracha les brides des mains. D'un bond, le prisonnier – qui se trouvait dans le car – fut en selle. J'eus tout juste le temps de noter qu'il avait des cheveux longs et portait des vêtements bleu indigo. La jeune Thái* sauta à sa suite. Ils galopèrent en direction de Tà Bú, sur la rive gauche du fleuve Đà.

Les policiers m'emmenèrent au poste. Pour eux, il ne faisait aucun doute que j'étais de mèche avec ceux qui avaient organisé l'évasion du prisonnier. J'étais donc coupable. Mais comme ils ne détenaient pas suffisamment de preuves pour m'inculper, ils décidèrent de m'utiliser comme témoin. Je dus apposer ma signature au bas d'une déclaration dont les termes étaient aussi vagues qu'embrouillés. J'appris cependant que le prisonnier était un bandit local du nom de Bạc Kỳ Sinh.

CONTE D'AMOUR UN SOIR DE PLUIE

*

L'école où j'enseignais se trouvait tout en haut d'une colline dénudée appelée colline des Sapins, bien qu'il n'y ait jamais eu de sapin à cet endroit. Sur la partie la plus lisse du terrain, trois rangées de constructions sommaires – toit de chaume et murs de bambou tressé – faisaient office de salles de classe. Vues de loin, elles faisaient penser à une ferme de vaches. Les enseignants habitaient juste à côté, dans des maisons aux murs en torchis dont les toits, bien que recouverts de tuiles, fuyaient dès qu'il se mettait à pleuvoir. Comme je tenais à ma liberté, je m'étais installé à l'écart, dans une petite maison que j'avais moi-même construite et entourée d'une clôture.

Faire bande à part me procurait une agréable sensation de liberté. Je pouvais m'abandonner tout entier à mon penchant pour la solitude sans craindre le regard d'autrui, sans porter préjudice à quiconque. Dans notre pays, s'isoler est la façon la moindre coûteuse et comportant le moins de risques pour se donner l'illusion de la liberté. Cette illusion est en elle-même absurde, au fond, mais essentielle pour forger le caractère des jeunes qui sont facilement aveuglés et entraînés vers la cupidité.

Cette année-là, j'étais de permanence, c'est-à-dire que je devais assurer l'entretien et la surveillance de l'école pendant les vacances d'été. Il avait plu sans

interruption de juillet à la mi-septembre, si bien que je vivais entouré d'eau, comme sur une île. De surcroît, ma ration de riz touchait à sa fin. Je me sentais triste et déprimé. Je n'arrêtais pas de broyer du noir. Je me disais qu'il suffirait que je tombe malade pour laisser ma peau dans ce trou perdu. J'avais vu à Mường Hum, à Chiềng Cọ, et même au *Bản** Chi au bout de la route 19, les tombes anonymes d'enseignants morts aussi bêtement que cela! Après avoir passé mon temps à peser le pour et le contre, je décidai de traverser la vallée Chiềng Sạ pour aller demander de l'aide aux habitants de Bản Pò Mạt. J'enfilai mon imperméable, pris avec moi mon vieux fusil de chasse rouillé – plus pour me donner une contenance que par souci d'efficacité – et me mis en route.

J'ai passé ma matinée à essayer de franchir la vallée sans y parvenir. Elle était entièrement recouverte d'eau. Comme je ne connaissais ni la topographie ni la nature du terrain, je n'ai pas osé m'y risquer, sachant qu'une mort certaine m'attendait pour peu que je me fasse emporter par le courant ou que je reste coincé dans une crevasse. La mort dans l'âme, j'ai dû rebrousser chemin. Lorsque j'arrivai devant chez moi un peu avant la tombée de la nuit, je découvris, à mon grand étonnement, qu'il y avait de la lumière à l'intérieur de ma demeure.

Un feu brûlait dans la cheminée. Assis devant le feu, un homme Thái faisait tranquillement griller

CONTE D'AMOUR UN SOIR DE PLUIE

un coq de bruyère, comme s'il était chez lui. Il ne se retourna pas à mon approche, se contentant de jeter un regard en coin à mon vieux fusil qu'il considéra avec un brin de méfiance.

« C'est vous le propriétaire de cette maison ? » me demanda le type après que j'eus accroché mon fusil à un clou.

J'acquiesçai d'un air las.

« Nous avons l'intention de rester trois jours ici, chez vous, en attendant que cesse la pluie. »

Je fus surpris par l'emploi du « nous », qui signifiait qu'il n'était pas seul.

« Je n'ai plus rien à manger, dis-je sur un ton dénué de toute sympathie. Autant que vous le sachiez tout de suite.

— Je suis au courant, dit l'homme; j'ai fouillé la maison pendant votre absence. Mademoiselle Muôn est partie chercher du riz. »

Le naturel dont il faisait montre commençait à m'agacer. Comme s'il avait deviné mon mécontentement, il me sourit :

« Je m'appelle Bạc Kỳ Sinh. »

J'eus un choc en entendant son nom.

« Je suis venu avec une femme, ajouta Bạc Kỳ Sinh. Elle s'appelle Muôn. »

Au même instant, la jeune Thái* que j'avais rencontrée au marché de Mường-La pénétra dans la pièce. Elle portait une hotte et était trempée de la

tête aux pieds. Se levant, Bạc Kỳ Sinh la déchargea de la hotte. Je m'aperçus qu'elle était remplie de riz. Je me demandai où elle avait pu en trouver – et du riz blanc de surcroît – par ce temps de déluge et dans un endroit où il n'y avait que de l'eau.

Ils commencèrent par se parler en thaï. À un moment, la jeune fille se tourna vers moi :

« Je vous reconnais à présent, dit-elle en me souriant. Vous êtes celui à qui j'ai confié la garde de mon cheval au marché de Mưòng-La. »

Pendant que Bạc Kỳ Sinh faisait cuire le riz, la jeune fille partit se changer dans ma chambre. Je l'entendis farfouiller dans mes affaires puis, passant sa tête dans l'entrebâillement de la porte :

« Puis-je vous emprunter un de vos vêtements, monsieur l'instituteur ? »

Je consultai Bạc Kỳ Sinh du regard : il ne semblait pas y voir d'inconvénient. Alors, je dis :

« Bien sûr. »

J'ai vécu assez longtemps dans les montagnes pour savoir que les hommes Thaï* sont, pour la plupart, d'une jalousie redoutable. Si par malheur vous courtisez une femme dont les cheveux sont noués en un chignon placé très haut – ce qui signifie qu'elle est déjà mariée –, attendez-vous à ce que son mari vous plante un couteau dans le ventre ! C'est ce qui était arrivé à un Kinh de Yên Châu, quelques années auparavant. Il avait eu les parties tranchées à coup de

CONTE D'AMOUR UN SOIR DE PLUIE

machette, si bien qu'il avait dû prendre sa retraite à l'âge de vingt ans. Pour rien au monde, je ne voulais qu'une telle aventure m'arrivât. J'avais vingt et un ans et ne connaissais encore rien aux choses de la chair.

La jeune Thái* nous rejoignit quelque temps plus tard. Elle avait changé de jupe et portait le plus beau de mes sweat-shirts. Elle était d'une beauté fatale et sauvage.

Nous bavardâmes de choses et d'autres tout en dînant. Bặc Kỳ Sinh parlait peu. Il avait le regard tendu d'un épervier guettant sa proie, un regard froid que des éclairs illuminaient d'un éclat féroce. Ce n'est qu'en croisant ceux de Muôn qu'ils s'adoucissaient, pour redevenir humains. Bặc Kỳ Sinh avait le sourire rare, et quand cela lui arrivait, on ne savait s'il se moquait de vous ou de lui-même.

Nous parlions des produits de cette région, des coutumes thái*, du nombre croissant des Kinh venus chercher du travail au Nord-Ouest. Bặc Kỳ Sinh n'appréciait guère le fait qu'il y ait de plus en plus des Kinh qui montent ici avec l'intention « d'avancer encore plus loin », pour « réaliser leur mission **civilisatrice** » et « d'allumer la lumière culturelle » dans ce pays.

Muôn n'était pas du tout du même avis. Elle critiquait ouvertement la société fermée des montagnards, leur façon de vivre primitive, leur obscurantisme. Je m'aperçus, à leur discours, qu'ils comprenaient

beaucoup de choses, qu'ils n'étaient ni obtus ni naïfs, bref, qu'ils étaient à cent lieues de l'idée que les Vietnamiens se faisaient des « minorités ethniques ».

Après le dîner, Bạt Kỳ Sinh alla s'asseoir près du feu. Dehors, il continuait à pleuvoir. Dans le silence, je l'entendis fredonner une chanson en thaï dont les paroles me touchaient au cœur. De temps en temps, Muôn joignait sa voix à la sienne. J'ai essayé de la transcrire ici :

*Ô Pò Mệ! Mes chers parents
Vous m'avez mis au monde au fond d'une grotte
là où s'engouffre le vent, où règne le grand froid.
La nuit il pleut, il vente.
L'oreille tendue, j'écoute le rugissement du tigre,
le hurlement du loup
et le glissement silencieux du serpent.
Dehors, les hyènes rôdent
le hérisson effrayé se roule en boule au fond de sa tanière.
Moi, je gis nu et tremblant.
Le vent d'hiver me déchire les entrailles
éteint le feu que je tente d'allumer.
Mes mains, tâtonnant dans les ténèbres,
rencontrent quelque chose de mou, de moite
et qui m'emplit d'effroi.
Dieu! Quelle est cette chose qui palpite dans ma main?
Douleur! Insoutenable douleur!
Ce qui est si mou, si moite,*

CONTE D'AMOUR UN SOIR DE PLUIE

*c'est mon propre cœur
qu'une main a jeté sur cette terre
où s'engouffre le vent, où règne le grand froid.
Ô Pò Mệ! qui aura pitié de moi ?
Ô Pò Mệ! qui aura pitié de vous ?*

Bạc Kỳ Sinh chantait avec simplicité, comme on parle. Je n'ai jamais entendu quelqu'un chanter de cette façon: sans artifice et sans effort, d'une voix indiciblement douce quand il s'agissait de souligner le sens d'un mot ou de faire vibrer une note; une voix qui raconte sans trémolos et sans apitoiement les meurtrissures du cœur, les incertitudes de l'âme, où s'exhalent tour à tour la plainte de la solitude et l'impatience du désir; une voix pleine, sans cesse sur le point de se briser telle une eau dans un récipient trop étroit, une voix d'où les mots tombent comme des gouttes de miel. Tandis que je l'écoutais, les larmes jaillirent malgré moi.

La chanson finit. Nous restâmes dans un silence interdit. Le bruit de la pluie et les cris des insectes envahirent la maison. Personne ne disait mot. Le son de sa voix resta suspendu dans l'atmosphère, tourna autour des poudres, toucha le toit puis redescendit, s'infiltra dans les cheveux, effleura les lèvres, et brûla ardemment dans le feu déjà vif. Bạc Kỳ Sinh nous sourit, d'un sourire sans joie, mécanique, comme s'il avait mis toute son énergie dans sa chanson.

NGUYÊN HUY THIÊP

Au bout d'un moment, comme si elle ne pouvait plus supporter le silence, Muôn se mit à chanter à son tour. Sa chanson n'était ni moins triste, ni moins désespérée que celle de Bạch Kỳ Sinh :

*Ô Ing Noong, ô Ing Noong
Si je devais me faire bâtir une maison
je la choisirais petite
avec une très grande fenêtre.
Il y aurait du feu dans la cheminée
sur la table des fleurs blanches et rouges
au lit des draps neufs et parfumés.
Tu serais près de moi
toi, mon unique désir
mon unique rêve
Où es-tu à présent, mon amour ?
Es-tu captif d'un méchant génie ?
Ou te brûles-tu à un autre feu ?
Reviens-moi ! Nul ne t'attend là où tu vas.
Reviens-moi ! Nous aurons une petite maison
avec une très grande fenêtre.
Où es-tu ?
Où es-tu, mon amour ?*

Tandis qu'elle chantait, je vis une larme rouler le long de sa joue. Bạch Kỳ Sinh semblait très ému, lui aussi. La prenant par les épaules, il l'attira contre lui et lui murmura quelque chose en thaï. Il parlait

CONTE D'AMOUR UN SOIR DE PLUIE

beaucoup trop vite pour que je puisse en deviner le sens, mais à l'intonation, il aurait pu s'agir aussi bien d'un juron que d'un serment maudit. Muôn le regarda avec colère puis, se détachant, alla s'asseoir un peu plus loin. Ils continuèrent à se parler en tháí, cette fois au sujet d'un certain Ngân.

Il était très tard. Dehors, il pleuvait de plus en plus fort. La pluie semblait s'infiltrer partout, dans le sol, dans les murs, dans notre cœur.

Nous restâmes longtemps sans rien dire. Ce fut Bắc Kỳ Sinh qui rompit le silence. Il se plaignit de la vie misérable des habitants de je ne sais plus quel endroit, probablement son pays natal. J'ai assez roulé ma bosse dans le Nord-Ouest pour savoir dans quelles terribles conditions vivaient ces populations. Dans bien des endroits, les gens ne mangent du riz que trois mois par an ; le reste du temps, ils sont obligés de déterrer les racines de la forêt pour se nourrir. Pour la plupart des ethnies, la cueillette et la chasse constituent encore l'essentiel des activités, comme il y a mille ans. Ils mènent une vie de cultivateurs nomades, défrichant et brûlant la forêt au fur et à mesure qu'ils avancent, si bien qu'ils ne laissent derrière eux qu'une terre désolée.

J'essayai de sonder Bắc Kỳ Sinh sur ses origines mais il se contenta de dire :

« Je suis le fils bâtard de la montagne. »

Il le disait d'une voix sourde, comme quelqu'un qui avoue une faute certes, mais avec une pointe de fierté. Comme j'évoquais ce qui s'était passé au marché de Mường-La, il sourit :

« Je vous ai pas mal compliqué la vie, il me semble. »

Puis, se frottant les mains d'un air embarrassé :

« Quoi qu'il en soit, je vous dois une fière chandelle. »

Désignant Muôn, il ajouta :

« Ainsi qu'au petit hérisson que voici. »

Ce n'est que bien plus tard que j'appris la nature exacte de ce qui s'était produit au marché ce fameux jour.

Cette nuit-là, je me suis installé devant la cheminée pour dormir. Mais je n'arrivais pas à trouver le sommeil. Longtemps, je suis resté éveillé à écouter le bruit de la pluie. Lorsque je me suis enfin endormi, je n'ai cessé de rêver. Une foule d'images traversaient mes rêves : un cœur mou et humide qui palpite sur un sol gelé ; une toute petite maison avec une grande fenêtre. Mais n'est-ce pas précisément celles qui hantaient nos deux amoureux ?

Bạc Kỳ Sinh est le descendant d'une ancienne et illustre lignée, celle des Bạc de Mường Vài. Le bruit courait que son ancêtre n'était pas thái* mais kinh, qu'il avait occupé, à la cour de Hué, un poste de ministre, mais qu'insatisfait des mœurs

politiques de l'époque, il avait tout abandonné pour venir se réfugier ici, dans les montagnes du Nord-Ouest. Cela se passait au XVIII^e siècle, sous le règne des Lê et des Trịnh, période particulièrement trouble de l'histoire du Viêt-nam. Il avait épousé, un peu plus tard, une femme tháí*, s'était fait bâtir une ferme où il vivait, prospère, des bénéfices tirés du commerce d'opium qu'il faisait avec les Laotiens et les Chinois. À la génération de Bạc Kỳ Sinh, les choses changèrent du tout au tout. Un nouveau pouvoir, celui que nous avons contribué à consolider, prit possession de la région du Nord-Ouest. Le commerce de l'opium fut interdit. On créa, à Mượ̀ng Vài, un poste de douane. Dès lors, on put voir des gardes-frontières vietnamiens déambuler dans les *bán**, soit pour aider les paysans dans leurs travaux, soit pour apprendre à lire et à écrire aux enfants, soit pour faire respecter l'ordre et la loi. Ils avaient à leur tête un Tháí* originaire de Yên Châu, un certain Lò Văn Ngân. C'était un homme cruel et retors. Bạc Kỳ Sinh eut maille à partir avec lui dans des circonstances fort délicates.

Comme tous les ans à l'occasion du nouvel an, on organisa une course de chevaux à laquelle participait la jeunesse de la région. C'était un parcours très dangereux car il comportait, outre un nombre important de torrents, des montagnes faites de pierres pointues en forme d'oreilles de chat. Il était récompensé par de

